

Clarisse Francillon

La lettre

Préface de Pauline Delabroy-Allard

978-2-88907-521-8 | 288 p. | € 20.- | CHF 27.50

En librairie le 7 mai 2026



ZOE

L'autrice



Doits réservés

Clarisse Francillon naît en 1899 dans le Jura suisse. Elle s'installe à Paris en 1934, année où Gallimard publie *Chronique locale*, son troisième livre. Suivront plus d'une vingtaine d'ouvrages, dont les nouvelles *Les nuits sans fêtes* (1942) et le roman *La lettre* (1958).

Comme traductrice, on lui doit notamment la version française de plusieurs livres de Malcolm Lowry, dont le roman culte *Au-dessous du volcan* (1950).

Revenue en Suisse à la fin de sa vie, Clarisse Francillon meurt en 1976 à Vevey.

Une préface de Pauline Delabroy-Aillard (extrait)

«... Il y a, comme ça, des livres où on se reconnaît immédiatement. [...] Des livres qui semblent avoir été écrits pour nous, comme un costume fait sur mesure par un tailleur. L'étoffe est la bonne, exactement du coloris qu'on aime, la coupe aussi, le tombé du tissu est parfait, tout, absolument tout, nous plaît et nous débordons de joie de nous sentir si bien compris. [...]

La lettre est un livre lumineux, où les lesbiennes existent, où leurs corps sont glorieux, leurs âmes amoureuses, où il n'est pas question qu'il en soit autrement. Il est question de jalousie, de passion, de désir, de sexe, le cœur de Renée est exactement au même endroit que le mien, il bat pour un quatuor de Beethoven, pour la couleur du ciel au crépuscule, pour les grains de sable dispersés comme des étoiles minuscules sur l'épaule d'une femme à l'odeur de soleil.»

Le livre



Renée est dessinatrice publicitaire à Paris. Sous une verrière poussiéreuse, elle cherche des idées d'images ou de slogans pour le Pain d'Épices Magix ou la Sauce Tomate en Poudre. Un été, elle va passer ses vacances à Ametlla, village côtier entre Valence et Barcelone. On est en 1955. Il faut se munir d'un visa pour passer la frontière de l'Espagne, «pays plein de curés, de gardes civils en tricorne et de moustiques», pays de Franco. Cet été-là, Renée rencontre une jeune Catalane dont elle tombe amoureuse.

Au retour, sa vie quotidienne – la famille, les collègues, le chat, la grisaille parisienne – ne lui semble plus qu'une parenthèse dans sa relation avec Montserrat. D'un séjour à l'autre, de déclarations passionnées en silences intolérables, les

deux femmes se désirent, se mentent, se quittent et se retrouvent, entre douceur et brutalité. Jusqu'au quatrième été.

Le dénouement est dévoilé dès l'ouverture: la dernière lettre de Renée, déchirée par ses proches, n'atteindra pas sa destinataire. Mais tout le roman s'attache à déplier cette page secrète, pour raconter un grand amour, que l'écriture de Clarisse Francillon, fluide, vive et souvent drôle, pleine d'images concrètes et fortes, restituée avec force dans toute sa beauté, ses ambiguïtés et sa sensualité.

La lettre

Extrait du chapitre II

De retour à Paris après son premier séjour à Ametlla, Renée est invitée chez son frère Paul pour un dîner de famille. Mais entre les conversations à bâtons rompus et les railleries gaie-ment lancées par les uns et les autres, son esprit est ailleurs.

— Oui, un pays bouleversant l'Espagne, dit Renée, une population tout ce qu'il y a de plus...

Elle cherchait un adjectif propre à caractériser les habitants du village, mais c'est à Montserrat qu'elle pensait. Avait-elle fait autre chose depuis son retour que de penser à Montserrat ? Tout en suçant une de ses coquilles d'huîtres, elle tenta de faire un effort, de paraître présente. Mais elle ne parvenait pas à chasser les images de la calanque où très souvent, toutes deux allaient se baigner, où allongée sur l'eau, les bras étendus, la tête plus qu'à moitié immergée, paupières closes, Montserrat un matin s'amusait à faire la planche...

— Extraordinairement fraternelle oui c'est le mot, dit Renée tandis que les coquilles vides s'amoncelaient sur un grand plat. Alix apporta la cocotte de fonte émaillée, elle retira le couvercle. Une odeur se répandit, épicée, forte. Le Paraman se confondait en louanges, a priori ce met lui paraissait un chef-d'œuvre. « L'important, dit Alix, c'est de bien corser la sauce. Corser tout est là. Si j'avais eu du romarin, ç'aurait été encore mieux. » De nouveau Renée laissa son attention s'échapper. Elle percevait la confuse rumeur des voix, elle riait quand elle voyait rire les autres, mais en réalité elle songeait à la calanque si calme en apparence certains matins d'août, mais dans le golfe de San Jorge, un courant vous entraîne vers le nord-est toujours. Le courant poussait doucement Montserrat immobile, les paupières fermées, une partie du visage sous l'eau, la pointe des seins semblable, sous le maillot, à deux baies de sorbier, affleurant à la surface. Au haut de la falaise, une bande de garçons surgit, c'était une des équipes de pêcheurs de sardines qui attendaient que leur filet achève de

sécher. Ils s'assirent en rang, jambes pendantes, dévisageant la fille au-dessous, que le courant continuait à déporter vers eux. « Tire-toi, tire-toi donc » eut envie de crier Renée qui nageait au large, mais Montserrat s'en allait toujours à la dérive, les hommes ne la quittaient pas des yeux. « Sans compter qu'elle doit s'en douter, elle doit très bien les distinguer entre ses cils, elle fait exprès de rester là, elle aime ça être regardée », pensa Renée et à l'idée de tous ces yeux collés à ce corps, elle crut toucher le fond du désespoir, elle eut envie de se laisser couler à pic.

Alix lui offrit le bœuf miroton. « Et vous, demanda Renée, est-ce que vous avez eu beau temps à la campagne ? » La conversation chez les Paul Cheminade se maintenant souvent à ce niveau-là.

— Magnifique, répondit Alix, ce qu'il y a d'agréable chez ma mère c'est que le petit est toujours au jardin ou à l'écurie ou dans la grange ou en train de jouer avec une horde de gosses du village.

— Dans mon village espagnol, dit Renée, à certaines heures on respire une odeur de bois de pin – c'est une boulangerie. Et une fois la chaleur un peu tombée, les femmes s'asseyent devant leur maison sur de petites chaises basses, paillées, il y en a pour tous les âges.

Elle s'arrêta. Comme impressions de voyage, il lui semblait que cela pouvait suffire. Elle se sentit soudain extraordinairement solitaire, exilée dans un monde sans joie. Son regard tomba sur les belles mains de son père qui s'attaquaient à un cube de viande veloutée. Il avait de la chance, ils avaient tous de la chance. Paul avait Alix, le Paraman sa Denise dont les enfants Cheminade étaient à peu près sûrs qu'elle l'assommait, mais qu'il restait avec elle parce qu'elle lui massait les mains à la manière de chez Elisabeth Arden. Renée les détesta tous, elle leur en voulut d'être eux-mêmes et là, en face d'elle.

Clarisse Francillon

La lettre



Préface de Pauline
Delabroy-Allard
978-2-88907-521-8
288 p.
€ 20.- / CHF 27.50
En librairie
le 7 mai 2026

**Deux femmes qui s'aiment,
se désirent, se manquent,
se quittent et se retrouvent,
le temps de quatre étés dans
l'Espagne des années 1950.**

- Redécouverte de l'œuvre profondément actuelle de Clarisse Francillon, qui met en scène des femmes en lutte contre les normes, prêtes à assumer leurs désirs et leurs aspirations
- Virtuose dans sa construction, tendre et tragique, drôle et corrosif
- Des atmosphères envoûtantes, que ce soit une plage espagnole au plus fort de l'été ou le retour à Paris sous la pluie de septembre

« C'était une feuille tapée à la machine, pliée dans une enveloppe non collée, sans adresse. La feuille de pelure vert absinthe ne portait ni en-tête, ni date, simplement tout en haut se lisait la mention: *lundi soir*. Renée était morte un mardi. »

Éditions Zoé
16 chemin de la Gravière
CH-1225 Chêne-Bourg
+41 22 309 36 06
info@editionszoe.ch
www.editionszoe.ch

Contact presse Suisse
christelle.rauber@editionszoe.ch

Contact presse France
estelroche@gmail.com

Resp. commerciale et relations libraires France
virginie.migeotte@editionszoe.ch

Diffusion-distribution France
C.D.E – SODIS

Diffusion-distribution Suisse
Zoé – OLF